

# BW Night du 10 décembre 2011

## L'Eglise face à la crise

- quel sens l'Eglise peut-elle nous donner face à la crise - aux crises que nous connaissons ?  
en particulier face à la question des valeurs

- qu'est-ce qu'elle peut nous apporter en tant que jeunes ?

- être chrétien aujourd'hui, qu'est-ce que cela m'apporte ?

1

Vastes questions ! Je vous propose de voyager entre ces questions et voici l'itinéraire que nous allons faire ensemble : vous aurez ensuite le temps d'en parler entre vous - puis, après une pause, d'échanger avec moi sur vos questions et enfin nous mettrons cela dans la prière devant le Seigneur.

Dans cette prise de parole je voudrais avec vous

1. Dresser un bref aperçu des crises que tous nous vivons aujourd'hui en particulier dans nos pays d'Europe du Nord
2. Nous interroger sur ce que cela demande de nous, et j'aborderai là la question de la liberté : qu'en est-il de notre capacité de décider et de choisir ? Et je verrai avec vous ce que le Christ nous invite à vivre par rapport à ce thème si essentiel pour la foi qu'est la liberté du chrétien : ce sera l'occasion de faire écho à ce temps liturgique que nous vivons : l'Avent et l'approche de Noël.
3. Nous verrons alors comment nourrir en nous notre capacité de nous décider et de poser aujourd'hui des choix qui donnent du fruit. Et en particulier comment nourrir cela en Eglise c'est-à-dire avec d'autres

## Je voudrais tout de suite clarifier deux choses :

- Quand on me demande de préciser que dans des questions comme : *qu'est ce que l'Eglise peut donner comme sens ?* ou *qu'est-ce que l'Eglise peut m'apporter ?*

Mettons-nous tout-de suite d'accord : l'Eglise ce n'est pas « les autres » et en particulier ces « autres qui seraient au-dessus de nous » qui ont des missions de responsabilités particulières, et qu'on appelle du titre très sympathique de « hiérarchie » ou d'« Institution » qui ont du coup, comme caractéristiques d'être toujours un peu à côté de la plaque !... L'Eglise c'est d'abord nous tous, chacun et chacune de vous y compris : l'Eglise ne se pose pas en termes de « eux »... en regardant vers le haut !- L'Eglise se pose d'abord en terme de « nous » : c'est ce « nous » de ceux qui ont décidé de suivre le Christ, qui s'interrogent ensemble et qui ensemble se mettent à l'écoute de l'Esprit et le prient : c'est cela l'important, et c'est d'abord cela l'Eglise au quotidien

- Deuxième chose : c'est sûr que ce n'est un secret pour personne qu'on est en crise !! Mais je voudrais tout de suite me situer de façon non catastrophée - même si les temps sont difficiles et peuvent en inquiéter plus d'un et à juste titre, en particulier ceux qui seront en situation encore plus précaire qu'avant. Et cela va demander donc aussi de plus grandes solidarités ou vous avez certainement un rôle aussi à jouer, nous y reviendrons.

Il reste que le mot « krisis » en grec veut dire évidemment la « crise » - un moment grave dans l'évolution des choses, des événements, des idées - mais c'est un mot qui vient du vocabulaire médical : la crise c'est le moment où devant l'évolution de l'état de santé d'un patient, le médecin doit prendre une **décision**, le moment où il doit donc faire un diagnostic, **poser un jugement, faire un discernement en vue d'agir**.

Je voudrais aller avec vous à la racine de ce que la crise offre comme chance, comme grâce : ce temps, même si il est fait d'obscurité, et qu'on n'y voit pas très clair, ce temps demande des hommes et des femmes capables de décisions, ce temps demande que se décident des hommes et des femmes libres qui font des choix personnels et qui s'engagent dans leurs choix sans se soucier trop de savoir s'ils sont oui ou non dans le vent. Un grand romancier et philosophe chrétien qui s'appelait Mauriac disait en bougonnant : « être dans le vent... être dans le vent... il n'y a que les feuilles mortes qui sont dans le vent ! »

Donc ce temps de crise pose des questions : si c'est un temps de crise c'est donc aussi un temps qui demande de se positionner : de façon libre ! C'est donc un temps passionnant aussi. C'est un temps qui demande des audacieux ! Un temps où l'Esprit-Saint ne peut que se mettre à souffler pour faire du neuf, du vin nouveau : Cana qui dans S. Jean inaugure les temps nouveaux est né d'une crise : une sorte de crise de l'eau ! Une crise de confiance ! Il y a eu une femme qui a dit : « faites tout ce qu'il vous dira » et c'est parce qu'il y a eu des gens qui 1) ont écouté le Christ et 2) qui ont fait ce qu'il souhaitait... qu'il y a eu une sortie de crise... et Dieu sait si elle fut au-delà des espérances.

Tout temps de crise est donc aussi à accueillir spirituellement, en se mettant à l'écoute du Christ avec ce que cela demande dépouillement - car en temps de crise on ne peut être que humble - mais avec ce que cela peut faire naître aussi comme découverte nouvelle de ce que la question de Dieu peut éclairer et nourrir à l'écoute de l'Évangile et comme approfondissement de notre lien aux autres, à l'Église, au monde et aussi aux plus fragilisés ici et au loin.

### **La crise : quelle crise ?**

Je ne dois pas vous faire de dessin : tout le monde en parle nous vivons une crise financière. Ceux qui comme moi, ne sont pas économistes essayent de suivre les cours de macro-économie qu'on nous fait à chaque journal télévisé et on n'est pas sûr d'y comprendre grand-chose. Sinon que depuis trente ans les Etas ont vécu au-dessus de leurs moyens en croyant qu'on pourrait toujours payer ses dettes plus tard et que maintenant les prêts se font à des taux impossibles. Pour le reste on a à peu

près compris que si vous demandez dans une banque si vous pouvez venir y déposer de l'argent pour faire fortune, la réponse vraiment honnête qu'on devrait faire à quelqu'un qui pose une telle question c'est plutôt de lui conseiller d'aller consulter un psychiatre !

Pendant ce temps là, le niveau de vie a globalement augmenté, beaucoup en ont bénéficié dans nos régions. La technologie aidant, voyez tous les petits outils de communication dont la plupart disposent aujourd'hui et dont les abonnements ne sont pas gratuits ! En même temps, tous ne vivent pas dans l'aisance et le rapport entre riches et pauvres dans notre pays - même s'il est relativement plus modéré chez nous que dans les autres pays européens est quand même de 1 à 5. Il y a quand même de quoi comprendre que certains peuvent se sentir concernés par le mouvement des indignés.

Parallèlement, en lien avec ce bien-être mais aussi pour des raisons culturelles, on voit se développer la question du « sujet », l'importance de l'individu par rapport au groupe. Dans une société de précarité le groupe est important : on doit se serrer les coudes. Dans une société de plus grande abondance, le « moi » de chacun peut davantage s'exprimer. Mais il y a un moment où la culture du sujet risque de devenir un culte du moi. Un romancier français, Tonino Benacquista, a donc écrit un livre sur l'homme d'aujourd'hui, qui a eu son petit succès, et qu'il a intitulé de façon un peu cynique : « Le tout à l'ego » où l'auteur dit de lui-même : « Je suis un accro de mon moi ! »

Le « moi » a des droits ; il est légitime de le valoriser, pour autant qu'il sache aussi valoriser le « moi » des autres. Mais si je suis un « accro » intempestif de mon « moi »... alors c'est l'autre qui est en difficulté. Et je crois que c'est une des questions vraiment en crise aujourd'hui : la place de l'autre ! L'autre vécu toujours en concurrence du moi ! Ou l'autre « consommé » au profit de moi : l'autre utilisé ; l'autre séduit, s'il le faut, au service de mes envies, de mes besoins, parfois de mes pulsions ; au risque d'être jeté quand il ne me sert plus, ou qu'il m'apporte apparemment moins qu'avant ou parce que je viens de flashé pour un ou une autre. Ou l'autre lâché... quand justement il devient autre : c'est-à-dire quand il exprime ses attentes et ses désirs à lui qui ne répondent pas immédiatement à ce que moi je désire de lui. Risque de le lâcher quand il passe des moments difficiles, quand il tombe malade. Avec aussi, il faut le dire dans certains cas, risque aussi de s'accrocher à lui à tout prix même quand l'autre me fait du tort, quand l'autre cède à la violence à mon égard par peur de ne plus avoir de béquilles et de passer moi-même par une solitude qui m'effraye. Mais c'est encore une façon de me servir de l'autre quitte à subir ce qu'il y a de pervers en lui, c'est-à-dire ce qu'il y a d'égaré' et parfois de mortifère en lui.

Et bien sûr, crise de l'autre quand il est trop autre : avec risque de la mise à l'écart, voire de exclusion de l'étranger sauf s'il est de mon milieu, de l'immigré, la personne qui a un handicap, celui qui est trop vieux, celui qui ne rapporte rien ou qui ne rapporte plus rien, celui qui risque de gâcher l'épanouissement de mon moi : l'enfant à naître parfois, ou le fait d'avoir des enfants tout simplement, ou celui qui n'a plus grand-chose à vivre et qui se sent de trop ou sans dignité parce qu'on ne lui donne pas de dignité et de tendresse au moment où la mort approche parce qu'on trouve qu'il y a plus urgent que de subsidier des personnes en nombre suffisant pour accompagner la fin de vie.

Or dans ce contexte, s'il y a une crise de l'autre et des autres quand ils sont trop autres, comment voulez vous que Dieu ne soit pas mis en crise en lui, lui qui est l'Autre par excellence ?

Bien sûr le religieux peut avoir droit de cité. Car le religieux sans visage, une force, des énergies, des esprits éventuellement ne sont pas trop autres : ils sont volontiers là quand j'ai besoin d'eux. Et je

peux m'en protéger s'ils ont mauvais caractère : quelques rites suffisent généralement. Et ce Dieu du religieux, on adore d'ailleurs le bricoler selon ses besoins : le Brico Center du religieux a des étagères bien fournies - cela se voit dans les librairies et sur le net : et je puise ce qui me va. J'en prends et j'en laisse sans trop lire les modes d'emploi, sans trop approfondir ce que veulent dire les producteurs de ces produits : je prends un peu de réincarnation pour pouvoir ne pas vraiment mourir, sans me rendre compte que - pour les bouddhistes - la réincarnation - c'est ce à quoi il faut justement essayer d'échapper. Je prends un peu de pratiques tibétaines évidemment sans passer par les pratiques extrêmement ascétiques qu'ils se donnent etc...

Mais un Dieu Autre, qui a un visage, qui n'est pas n'importe qui... qui se dit dans une Parole, une révélation de lui-même et qui résiste donc au fait que je veuille le créer à mon image et à ma ressemblance, ce Dieu là qui ne répond pas nécessairement à tous mes besoins immédiats, qui n'exauce pas toutes mes prières de la manière dont je le voudrais, ce Dieu là qui nous invite en toute circonstance à nous tourner vers lui pour nous inspirer de lui dans les choix à faire, un Dieu qui a un désir pour ce monde et qui nous invite à en être avec lui les créateurs : ce Dieu là qu'il faut donc écouter, aimer, chercher, accepter que c'est dans son Envoyé le Christ qu'il faut chercher le chemin la vérité et la vie, et que donc le chemin, la vérité et la vie c'est d'un Autre que cela nous vient, que c'est lui qui nous le révèle et que cela ne correspond pas toujours à nos chemins, à nos vérités et à ce que nous appelons s'éclater... ce Dieu là est en crise... parce que nous sommes en crise avec la question de l'autre. Il n'y a pas que la foi et la question de Dieu qui seraient en crise. Cela s'inscrit sur un arrière-fond beaucoup plus général : ce qui est en crise c'est la place que nous accordons à la relation aux autres, c'est notre rapport aux autres parce qu'ils ont leur visage à eux et leurs désirs et qui ne correspondent pas nécessairement immédiatement à ce que nous nous attendons et désirons d'eux.

J'ajoute que cela s'ajoute aussi à une autre crise qui est celle de notre rapport au temps. Le temps s'est accéléré : pour avoir des nouvelles de mon neveu qui est aux Etats-Unis, je puis en avoir via mon gsm dans 15 secondes s'il daigne décrocher alors qu'à cette heure-ci il se promène dans une forêt perdue de l'Etat de Madison ! Et donc s'est renforcé aussi au risque de ne pas mûrir ce besoin du petit enfant qui veut « tout tout de suite » et qui bat des pieds en rageant dans son berceau parce que ce biberon ambulante à lui qu'est sa mère se permet de ne pas lui donner le sein dans la seconde où il a faim. Il commence à apprendre, hélas, que sa mère n'est pas le prolongement de ses besoins, qu'elle est autre, qu'elle est quelqu'un d'autre, qui ne vit pas nécessairement à son rythme : il commence à apprendre ce que c'est que la relation et, si tout se passe bien, un jour il verra qu'il y a plus de joie et de richesse à échanger avec une personne qu'il laisse être différente et autre qu'à utiliser l'autre en le mettant à son service.

Il va devoir apprendre à grandir en liberté. Liberté par rapport à ses envies immédiates pour choisir la relation et le respect de l'autre dans sa différence. Cela s'appelle l'amour. Il va découvrir que choisir l'amour, c'est cela être humain, que c'est plus fécond pour tout le monde et pour lui. Et peut-être découvrira-t-il que choisir cela, vivre sa liberté comme cela : c'est cela le projet de Dieu tel que le Christ nous l'a révélé. Mais cela demande de grandir en liberté.

Et c'est ma deuxième étape !

## La liberté, un chemin à apprendre !

On dit souvent aujourd'hui qu'il y a une crise des repères : qu'on ne sait plus quelles sont les balises pour vivre. En fait, et beaucoup sont d'accord pour ce diagnostic-ci : ce n'est pas qu'il n'y a plus de valeurs, ou qu'il n'y a plus de repères ! En fait la question c'est qu'il y en a trop : il y a ceux de papa et maman mais qui ne sont plus qu'une petite voix dans l'immense vacarme du monde qui eux aussi nous crient leurs valeurs comme sur un immense marché public : il y a les valeurs des copains - pas toutes les mêmes - les valeurs prônées par les profs - par les blogs, par mes amis sur facebook, par la pub, par la mode, par la TV - et différentes suivant les chaînes, gratuites ou payantes- , par les romans et les feuilletons, les BD et les mangas... Et ces valeurs ne sont pas les mêmes, elles sont non seulement nombreuses mais contradictoires.

Trop de valeurs crée « un flou des valeurs »... et j'ajoute ceci... à force de connaître un flou des valeurs... on trouve finalement qu'il y a une « valeur du flou ». Car le flou a son confort : je peux ne pas vraiment choisir et je trouve finalement que ce flou c'est une valeur en soi... et voilà que quand on me met devant un choix trop précis à faire, je le ressens comme une agression, comme si me demander de choisir, de me décider, c'est me faire violence. Et donc quelque part, j'adore le flou ! Pour justement ne pas devoir utiliser ma liberté !

**Quel est le discours dominant** dans ce marché énorme des valeurs parfois les plus contradictoires : la liberté c'est de pouvoir vivre sans contrainte ! (Mais déjà une certaine sagesse nuance le propos... Disons que c'est vivre avec un minimum de contraintes. En essayant de s'affranchir d'un maximum de limites et de déterminismes).

Car on voit bien que nous ne sommes pas sans limites, et qu'un certain nombre de réalités nous déterminent. Nous sommes tous ici né au XXème siècle ! Nous sommes hommes ou femmes ! Nous sommes nés dans un lieu, dans un milieu, dans une culture, avec une langue maternelle qui déterminent un certain univers familier ; et pour information... que nous le voulions ou pas, un jour nous mourrons : c'est l'ultime limite.

Notre liberté à toujours à faire avec un certain nombre de limites : ma liberté est nécessairement située et en partie conditionnée culturellement, intellectuellement, socialement, philosophiquement, génétiquement.

Est-ce pour autant que je suis entièrement conditionné, déterminé, enfermé dans ces limites ?

La réponse est non. Sans quoi il n'y aurait pas de liberté, le mot ne serait qu'une illusion... - ce que certains tendraient à dire d'ailleurs... en disant que nos sentiments même les plus amoureux ne seraient que le résultat d'une chimie cérébrale, déterminée génétiquement, quelque part dans le cerveau...

La question c'est : même s'il y a de ça... n'y a-t-il que ça ! La Passion selon S. Jean de Bach n'est elle qu'une production génétiquement déterminée ?... La fidélité en amour s'explique-t-elle ultimement par cette hormone qu'on appelle « ocytocine » présente chez certains dans quatre petites parties du

cerveau... comme l'affirmait récemment un neurologue new-yorkais qui était au regret d'annoncer que « La source de l'amour est dans la tête, et pas dans le cœur » et que donc « les secrets de l'amour se résument à la chimie » ! Il ne faut pas être Romeo et Juliette ni docteur en physico-chimie pour en douter quelque peu !....

Ma liberté se situe donc toujours entre des limites, mes choix sont toujours en partie déterminés. Il faut être vraiment aliéné, ou complètement shooté à l'héroïne pour croire que je décide de tout de façon complètement souveraine, sans être influencé ni par rien ni par personne.

Néanmoins, et finalement dans bien des domaines - et souvent quant il s'agit des questions les plus existentielles -, un certain choix est possible. La question c'est de savoir si ce choix, toujours situé, toujours limité, je le pose dans un maximum d'adhésion personnelle, si je le fais de façon réfléchie, en adhérant dans le plus profond de moi-même à ce choix. Tout en sachant que ce choix peut encore mûrir, qu'avec de l'expérience, ma liberté peut encore grandir et que c'est pour cela que certains choix, je vais devoir parfois les revoir, les réajuster. On n'est d'ailleurs pas libre comme cela, une fois pour toutes : on grandit en liberté, on « devient libre » : on peut grandir dans cette implication de tout son être dans les grands choix de notre vie. Une bonne question c'est donc de se demander comment devenir de plus en plus libre, càd de poser des choix comme on dit : « en conscience », comment, avec qui, dans quels lieux apprendre à discerner ce qui sera le meilleur pour moi et pour les autres ?

Et c'est là que nous devons constater que souvent notre moi profond n'est pas nécessairement engagé dans ce que nous décidons, ou croyons décider... et qu'en fait ce sont d'autres qui décident en moi : les normes du médiatiquement ou du commercialement correct ; ou le qu'en dira-t-on ; ou mes pulsions ; ou peut-être d'ailleurs aussi une religion ou une idéologie que je n'ai pas réfléchie ou assumée personnellement !

Il y a cependant **quelque chose qui ne relève pas vraiment de notre liberté** en nous : c'est que tous, que nous le voulions ou non, que nous en soyons conscients ou non, nous cherchons le bonheur. Nous cherchons une plénitude de nous-mêmes. Je sais bien que certains cherchent à s'auto-détruire et y réussissent parfois. Même alors, que cherchent-ils dans cette sortie tragique de la vie si ce n'est obscurément en cherchant encore le bonheur.

Il y a donc des chemins complètement pervertis de la recherche du bonheur, c'est-à-dire des chemins qui se trompent de route, qui sont des impasses. Cela n'enlève rien au fait que le bonheur est ce qui est la source de notre désir. Cela, ça ne relève pas de la liberté : c'est une donnée fondamentale de notre être. La **liberté consiste, en fait, à poser les choix qui vont nous conduire vers ce bonheur.**

Nous comprenons alors progressivement que c'est un peu le degré zéro de la liberté que de la définir par le fait que la liberté c'est être libre de faire n'importe quoi, pourvu que ce soit sans contrainte. Déjà Platon (IVème siècle a.C.) mettait en question cette conception de la liberté qu'il constatait dans la société de son temps : il regrettait que pour certains, la liberté c'était simplement d'être comme un cheval qui s'échappe dans une rue et qui se met à bousculer tous ceux qui ne s'écartent pas de sa route.

La question de la liberté humaine, et humanisante, demande qu'on pose d'abord **la question du but que l'on veut atteindre**. Vers quoi je désire aller ? Qu'est ce que je veux faire de ma vie ? Quelle est la vocation et la mission de l'homme ? Qu'est ce que je désire pour les autres ? Qu'est ce que je désire pour ce monde qui m'entoure ? Je ne puis que vous inviter à vous poser régulièrement cette question essentielle : la question la plus belle que l'homme peut se poser : et c'est comme par hasard la première question que Dieu pose à Adam dans le paradis au chapitre 3 de la Genèse : Adam (Homme), où es-tu ? Où en es-tu ? Qu'est ce que tu cherches ? Qu'est ce que tu veux ?

Une fois cette question posée - et il faut régulièrement se la reposer - alors je vais me poser la question de savoir : qu'est ce qui me permet d'être plus libre pour arriver à ce but. Je vais essayer de faire les choix qui me permettront de ne pas entraver ce chemin. Je vais me débarrasser de ce qui m'empêche d'avancer vers ce but et je vais choisir ce qui peut nourrir cette marche, ce qui peut favoriser ce projet. Quels sont les choix qui construisent ce bonheur qui est mon aspiration la plus profonde ? Et j'ajoute, quête du bonheur, qui est en nous la plus profonde, parce que Dieu l'a mise en nous !

Voilà qu'alors se pose une autre question : de quel bonheur s'agit-il ? Et comment y arriver ?

Et sur le marché du bonheur, vous la savez bien : bien des visions, biens des conceptions s'offrent à nous. Et la mondialisation a amené sur le marché bien des propositions de bonheur ? et bien des produits pour y arriver ?

.... Qu'est ce que l'Eglise fait pendant ce temps de l'Avent : elle se prépare à recevoir une proposition de bonheur pressentie depuis les origines de l'humanité, qui a émergé à travers tout le premier Testament (l'AT !) mais qui a pris visage durant une nuit à Bethléem. Le visage d'un enfant qui vient nous révéler une Voie de bonheur. (Les premiers chrétiens appelaient le christianisme : « La Voie » !)

Là nous est proposé un but, une destinée, Dieu qui se fait humain pour s'aventurer avec nous sur un chemin où notre humanité d'hommes et de femmes peut trouver son accomplissement. NB : c'est cela le Salut : le mot salut vient d'une racine indo-européenne qui désigne : l'accomplissement, la plénitude. Etre sauvé : c'est être mené à son accomplissement : c'est devenir pleinement soi-même,

c'est trouver le chemin où notre humanité est menée à son accomplissement. Et « le Sauveur » c'est celui qui nous en montre le chemin : celui qui nous montre la route et celui qui nous délivre de tout ce qui, sur cette route, fait obstacle à notre progression vers ce but. Avec ces caractéristiques de la foi chrétienne qui est de dire que le Sauveur : ce n'est pas un livre, ou des considérations philosophiques, ce n'est pas des idées sur le bonheur : c'est Quelqu'un. Et que ce Quelqu'un ne nous désigne pas cette route de loin ou du haut du ciel :

- mais il a pris cette route et s'y est engagé lui-même comme premier de cordée
- et il est aujourd'hui toujours avec nous sur cette route, car il est le Ressuscité : il a affronté la mort et il l'a traversée : il est Vivant, il nous est contemporain, il est l'Emmanuel : le Dieu toujours avec nous, toujours à nos côtés, et même Dieu en nous : souffle d'amour et force en nous (= l'Esprit-Saint).

Quel rapport entre Noël et notre réflexion sur la liberté ?

Nous avons vu qu'il y a de la marge entre celui qui dit qu'être libre c'est dire « si je veux, quand je veux et comme je veux » et celui qui accepte comme une bonne nouvelle que nous sommes des êtres infiniment aimés par un Dieu qui se fait proche de notre humanité et qui se demande alors, surpris, émerveillé : mais comment entrer dans ce grand projet d'amour ? comment donner ce que j'ai reçu ? comment partager ce grand désir du Christ qui dit dans l'Évangile : « Comme j'ai hâte de voir se répandre ce feu sur la terre » ?

C'est ce message que Jésus a incarné, a proclamé, a manifesté en parole et en acte, a vécu dans sa vie et sa mort données. Il a dit « non » à tout ce qui ne le laissait pas libre de manifester cet amour : il a dit non aux tentations du pouvoir, il a dit non au désir de plaire à tout prix, il a dit non aux mirages de l'avoir, il n'a pas tenu compte de tous ceux qui voulaient le faire taire. Dans sa résurrection il a manifesté que cet amour est éternel, qu'il est vainqueur de la haine, qu'il sera plus fort que la mort.

Il n'a contraint personne, il n'a forcé personne à le suivre, mais il n'a cessé de lancer des invitations, de proposer sa vision de Dieu et de l'homme. Il nous propose ce soir aussi sa vision de la liberté : il nous invite à être libres pour aimer, à être libres par rapport à tout ce qui en nous ou autour de nous fait obstacle à l'amour, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, la foi, l'humilité, la maîtrise de soi.

### **Les points d'appuis de nos choix de chrétiens**

Nous ne pouvons pas répondre ici à tous les choix concrets que demandent les situations de crise que nous connaissons. Mais nous avons peut-être mieux compris qu'il y a des choix à faire, et que fondamentalement, c'est donc notre liberté qu'il faut engager.

Ce que le Christ nous propose c'est un chemin pour arriver à notre salut, à la plénitude de notre humanité. Il nous invite à opter pour le type de vie, le type d'humanité qu'il a lui-même vécu au milieu de nous en nous disant que c'est un chemin de vie qui sera plus fort que la mort, qui débouche



sur un bonheur que nous ne pouvons imaginer mais dont nous pouvons déjà avoir comme un avant-goût quand nous vivons de ce bonheur paradoxal que sont les béatitudes, les valeurs évangéliques.

Suivre le Christ c'est prendre un chemin qui va pour une part à contre-courant des modes et de l'audimat même si plus d'un, et plus que nous ne le croyons, ont des attentes et des aspirations qui ne sont pas loin de l'Évangile.

Il nous faut donc être décidés à vivre notre différence chrétienne. Une différence faite d'amour, et d'attention aux autres. Une différence qui se vit avec humilité parce que nous avons nos indécisions, nos attentismes et nos faiblesses. Une différence qui se vit à la manière du Christ : sans arrogance, sans agressivité : qui propose sans imposer.

Je vous propose de trois paroles du Christ, qui peuvent être trois chemins de liberté : trois dimensions où exercer notre liberté, où nous décider pour le Christ dans la différence qu'il nous invite à nous risquer :

### **1. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et lui seul (Lc 4,8)**

Nous connaissons pour mille raisons un effacement de la question de Dieu. Et parfois un politiquement correct qui demande de ne pas en parler ni d'avouer que nous avons la faiblesse d'être chrétien.

Être chrétien c'est vivre du premier commandement : comme le Christ, mettre Dieu son Père et notre Père au centre de notre vie ; et de mettre son Envoyé Jésus-Christ au cœur de notre foi.

Et donc apprendre de lui ce que veut dire être un homme, être une femme selon son cœur = être fils et fille de Dieu, vivre de son baptême et du choix de notre baptême !

Et n'avoir que Dieu comme Dieu : n'être esclave de rien ni de personne.

### **2. L'homme ne vit pas seulement de pain (Lc 4,4)**

Et donc nous nourrir de Celui qui nous apporte les paroles de la vraie vie : lire l'Évangile, écouter régulièrement la Parole de Dieu, la méditer, contempler la manière dont le Christ vit et parle, le prier, lui faire de la place.

Pour nous chrétiens, même si nous ne savons pas toujours que décider, il y a une chose qui n'est pas floue : c'est en regardant le Christ, en l'écoutant, seul et avec d'autres que viendra la lumière qui peut guider nos pas au jour le jour.

Et l'écouter à travers ce que ses témoins en disent, à travers ceux qui sont ses prophètes d'aujourd'hui les grands prophètes de ce temps et les petits prophètes que nous pouvons être les uns pour les autres afin de voir les pas que nous pouvons faire aujourd'hui pour être plus libres de suivre le Christ et de vivre de lui, avec lui et en lui.

Et donc prier, lire la Parole, discerner ce que Dieu nous demande en petits groupes, en paroisse. Soyez inventifs. Demandez à des chrétiens de vous accompagner. Faites des contrats d'un an : pendant un an on se retrouve régulièrement pour approfondir notre foi et notre lien au Christ et à Dieu. Prenez des outils comme Youcat : lisez ensemble et discutez le texte et ce qui est mis en marge.

### 3. Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens... Mt 25,40)

Dans les crises que nous connaissons et que nous allons encore connaître, ayez le souci de ceux qui en sont le plus atteints, de ceux qui se sentent largués : les plus pauvres au plan économique ; les décrochés du monde scolaire ou étudiant ; les découragés parce qu'ils ne trouvent pas d'emploi ; ceux qui sont blessés par une vie affective où ils ont été largués ; les abandonnés dans les maisons de repos, les hôpitaux ou parfois même dans les familles ; les paumés parce qu'ils ne trouvent plus de sens à leur vie... Sans compter les peuples qui aujourd'hui passent par des temps de violence, de doute ou de mépris et qui demandent notre attention solidaire et aussi notre partage - même quand on a relativement peu d'argent.

C'est le deuxième commandement d'une vie chrétienne qui se veut cohérente et à la suite du Christ. Et donc soyez attentifs aussi à des actes d'amitié, à des actions de solidarité, à des présences à inventer auprès de ceux dont le Christ s'est fait le frère ! Là nous sommes sûrs d'être près de lui et de le rencontrer, comme Blaise Pascal malade, à qui son confesseur janséniste avait refusé la communion, avait demandé d'aller prendre un mendiant au bas de sa maison, de le mettre au chaud dans son lit car au moins ainsi il était sûr d'avoir dans sa chambre la présence réelle du Christ !

A vous d'inventer comment rejoindre le Christ qui à Noël se fait le Très-Bas pour rejoindre les plus petits, ceux qui manquent de confiance, d'espérance et d'amour.

Je termine par ces paroles que judicieusement on a mises sur l'invitation à cette soirée, une parole aux jeunes de Benoît XVI :

*"Parfois, on peut avoir l'impression d'être impuissant face aux crises et aux dérives actuelles. En dépit des difficultés, ne vous laissez pas décourager et ne renoncez pas à vos rêves ! Cultivez, au contraire, dans votre cœur de grands désirs de fraternité, de justice et de paix. L'avenir est entre les mains de ceux qui savent chercher et trouver de fortes raisons de vie et d'espérance." (Benoît XVI, 22 février 2010)*

+ Jean-Luc Hudsyn

La Hulpe - 10/12/2011